

La ville, champ de bataille d'hier à demain

Pierre Santoni

DANS **POLITIQUE ÉTRANGÈRE 2020/3 Automne** , PAGES 153 À 165
ÉDITIONS **INSTITUT FRANÇAIS DES RELATIONS INTERNATIONALES**

ISSN 0032-342X

ISBN 9781037301079

DOI 10.3917/pe.203.0153

Date de mise en ligne : 07/09/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-politique-etrangere-2020-3-page-153?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut français des relations internationales.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La ville, champ de bataille d'hier à demain

Par **Pierre Santoni**

Pierre Santoni est colonel de l'armée de Terre. Il a commandé le Centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB, 94^e régiment d'Infanterie). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Triangle Tactique : décrypter la bataille terrestre*, Paris, éditions Pierre de Taillac, 2019.

Historiquement, les guerres se sont davantage déroulées autour des villes que dans les villes. La zone urbaine est devenue un champ de bataille moderne à partir des années 1930. Elle agit comme un égalisateur de forces entre les armées les plus avancées et les groupes non-étatiques moins bien équipés, comme l'a encore montré récemment la bataille de Mossoul. L'emploi des robots militaires est amené à se développer et leurs impacts sur les conflits sont difficiles à anticiper.

politique étrangère

La ville s'est affirmée comme *le* champ de bataille moderne, au sens premier du terme : les deux adversaires s'y confrontent directement, s'affrontent en duel, se rendent coup pour coup. On ne parle pas là d'un champ de tir où l'un tire à distance des munitions de précision, tandis que l'autre les encaisse sans pouvoir riposter. Il s'agit bien d'une bataille pour un territoire qui exige de déployer tout le savoir-faire tactique des chefs et de leurs unités combattantes.

Après la guerre froide, les armées russe et américaine ont retrouvé le champ de bataille urbain à Grozny en Tchétchénie en 1995, ou à Fallouja en Irak en 2004. Les armées les plus puissantes de la planète y ont été défiées par des organisations non-étatiques particulièrement déterminées.

La ville restera le champ de bataille le plus probable des années à venir, et ce pour au moins deux raisons. D'une part, elle concentre des populations qui sont à la fois enjeux et acteurs de la conflictualité. D'autre part, elle constitue pour l'heure le lieu idéal permettant de limiter au maximum les potentialités des moyens de détection et d'agression des armées modernes.

Le champ de bataille urbain : brève histoire

La guerre en zone urbaine telle que nous la connaissons aujourd'hui – une guerre de soldats combattant à pied, de chars évoluant à très courte distance, appuyés par l'aviation – est un genre tactique relativement récent. Il date de la guerre d'Espagne de 1936, et plus particulièrement de la bataille de Madrid entre républicains et nationalistes. La bataille de Shanghai, l'année suivante, entre troupes impériales japonaises et Chinois de Tchang Kai Chek peut également être citée. Jusque-là, le chef militaire qui voulait s'emparer d'une ville, ou la défendre, se concentrait sur ses murailles, pas sur ses rues. Il fallait encercler la ville, en faire le siège avant d'y entrer. Mais on se battait rarement *dans* la ville même.

Historiquement, le combat de rue est assez rare, à quelques exceptions près comme les affrontements entre protestants et catholiques à Cahors en 1580, ou entre partisans espagnols et troupes napoléoniennes à Saragosse en 1809. Les armées régulières répugnaient à s'engager en ville car leur supériorité en termes de discipline et de manœuvre s'y trouvait battue en brèche par les émeutiers. En effet, c'est une discipline collective stricte qui permettait de maintenir un feu continu avec des fusils à un seul coup. Seules les armées régulières disposaient d'une cavalerie et d'une artillerie pouvant se déployer sur un champ de bataille ouvert. La ville agissait déjà comme un égalisateur de technologie et de savoir-faire.

Les émeutes sont devenues de plus en plus fréquentes dans l'Europe du XIX^e siècle. Les combats de la Commune de Paris, en 1871, préfigurent le nouveau style tactique de la guerre en ville. Les foyers de contestation, qui se répandent dans les classes laborieuses, montrent que les émeutiers ont compris qu'ils ne peuvent affronter une armée professionnelle en terrain ouvert, sans canons ni chefs formés au commandement des troupes régulières. Le phénomène des barricades devient populaire. On se bat là où l'on vit, là où l'on travaille, là où l'on peut se ravitailler et se faire soigner. La ville est un champ de bataille qui enserre et rétrécit considérablement l'espace de manœuvre.

La bataille en rangs serrés dans la plaine et l'art du siège furent longtemps l'apogée du modèle occidental de la guerre. Cette bataille « par consentement mutuel » est la quintessence du génie guerrier des tacticiens du panthéon militaire occidental. D'Alexandre à Jules César, de Bélisaire à Napoléon, de la Phalange à la Légion romaine, des *Tercios* espagnols à la Grande Armée, des carrés Suisses de Granson à ceux de Wellington : c'est généralement dans la plaine que s'affrontaient les armées. L'arrivée du moteur, du blindage et de la radiophonie bouleverse

les échelles d'engagement, mais on reste dans un premier temps dans la plaine. Les batailles évoluent, mais font toujours partie de campagnes opératives ou stratégiques destinées à disloquer le système combattant adverse.

La poliorcétique, c'est-à-dire l'art du siège, n'était pas en grâce chez les chefs manœuvriers. En effet, les places fortes fixaient les armées, faisaient durer la campagne pendant l'hiver, permettaient au défenseur de rameuter des renforts et de mobiliser hommes et moyens supplémentaires. Abattre les murailles d'une ville requiert du temps. Le *bréchage*, la sape et la contre-sape sont employés pour être *sur la brèche* et forcer le destin. Les canons de l'artillerie peuvent bombarder les zones habitées, interdire le passage, faire tomber les murailles. La cavalerie peut agir en périphérie de la cité. Mais tous n'agissent quasiment qu'en dehors de la ville. Dès qu'une percée est effectuée, la résistance s'effondre, la ville est livrée à l'assaillant et le plus souvent au pillage.

La guerre de Troie, un des mythes fondateurs de la civilisation occidentale, est révélatrice. Alors que les défenseurs troyens ont résisté durant dix ans, ils s'effondrent en quelques heures lorsqu'Ulysse et ses compagnons parviennent, par la ruse du cheval, à faire entrer les Grecs d'Agamemnon au cœur de la cité. De la même manière, pour le siège d'Orléans en mai 1429, celui de Constantinople en 1453, celui de Sébastopol en 1855, les armées combattent autour de la ville, l'assiègent, la défendent sur ses murailles mais toute résistance cesse quand les remparts sont percés. Famagouste, sur l'île de Chypre, négocie sa reddition malgré une défense héroïque en 1570-1571 face aux Ottomans. Le siège de Candie dure plus de vingt ans entre 1648 et 1669, mais les Vénitiens finissent par rendre la ville aux Ottomans sans livrer de combat à l'intérieur de la cité.

Mantoue, qu'elle soit assiégée en 1796-1797 ou au contraire défendue en 1799 par les Français, se rend avant d'être investie par les assiégeants. En 1805, Napoléon obtient la reddition du général Mack à Ulm, grâce à sa manœuvre sur les arrières de l'armée autrichienne. Même s'il combat souvent en infériorité numérique, l'Empereur privilégie toujours les batailles en zone ouverte où son sens de la manœuvre et la supériorité tactique des troupes et des jeunes généraux français font la différence.

La Première Guerre mondiale ne connaît pas de grandes batailles urbaines. La manœuvre sur le champ de bataille urbain se déploie paradoxalement au moment où l'alliance du moteur et du blindage fait renaître la mobilité et la protection dans les années 1930 et 1940. Les unités

blindées de la *Wehrmacht*, les *Panzerdivisionen*, puis leurs homologues britanniques, américaines ou soviétiques, permettent de retrouver la manœuvre en zone ouverte rompant avec la guerre de tranchées statique et linéaire de la guerre précédente. Pourtant, d'immenses batailles urbaines – dont celle de Stalingrad – se déroulent pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans les ruines des usines et des quartiers de la rive ouest de la Volga, les soldats de la 62^e armée du général Tchouikov fixent les Allemands de Paulus avant que la contre-attaque soviétique permette la manœuvre d'enveloppement (opération Uranus de novembre 1942). Pour les Américains, la bataille d'Aix-la-Chapelle reste un modèle du genre : les jeunes soldats mettent au point de nouvelles tactiques de combat interarmes décentralisées qui sont encore utilisées aujourd'hui¹.

Le champ de bataille en ville aujourd'hui

Dans la deuxième moitié du xx^e siècle, de plus en plus de combats ont lieu en zone urbaine (Belfast, Londonderry, Beyrouth, Sarajevo, etc.). L'affrontement n'est pas toujours décisif. Bien souvent, il épouse les lignes de fracture ethniques ou confessionnelles, sans qu'aucune des deux parties soit en mesure de l'emporter. Grozny puis Fallouja sonnent comme un coup de tonnerre pour les armées russe et américaine. Alors que leur puissance est indiscutable sur le champ de bataille ouvert, elles doivent s'engager dans de terribles combats de rue face à des adversaires certes légèrement armés mais extrêmement déterminés. Ces derniers sont habiles à utiliser les espaces couverts de la zone urbaine pour limiter les capacités de détection modernes. Même si Russes et Américains finissent par l'emporter, ils doivent consentir des pertes et mettre en œuvre des moyens considérables pour venir à bout de leurs ennemis, dans un combat direct, à très courte portée.

Le modèle classique : la bataille de Mossoul

Trois modèles de guerre urbaine peuvent schématiquement être distingués. Le premier est le modèle classique. Deux camps s'affrontent : le défenseur et l'assaillant. Le défenseur prend généralement le temps de fortifier la ville autant qu'il le peut. L'assaillant l'encerclé et amène assez de troupes pour y pénétrer. Les grandes batailles urbaines de la Seconde Guerre mondiale – et plus récemment celles de Fallouja en 2004 et Mossoul en 2016 – en sont l'illustration.

En 2014, le califat de Daech atteint son apogée. La reconquête de l'Irak par les autorités légitimes se fait progressivement. Une campagne est

1. Sur les batailles en zone urbaine, voir F. Chamaud et P. Santoni, *L'Ultime champ de bataille. Combattre et vaincre en ville*, Paris, éditions Pierre de Taillac, 2019.

lancée pour reprendre Ramadi entre décembre 2015 et janvier 2016, puis pour libérer Fallouja en mai-juin 2016, et enfin Mossoul. Il faut près de neuf mois de combats aux forces de sécurité irakiennes (FSI) – soit plus que la bataille de Stalingrad ! – pour reprendre la capitale de la province de Ninive.

Le commandement irakien disposait de près de 100 000 combattants issus de différents corps de sécurité : l'armée, la police fédérale et le Counter Terrorism Service (CTS) appuyés ou formés par les forces de la coalition, mais aussi des milices chiites, sunnites, kurdes, ou encore chrétiennes. Même si les 100 000 hommes n'ont pas été engagés en même temps, on estime à une vingtaine de milliers les membres des unités d'assaut. Le nombre de combattants de Daech devait osciller entre 5 000 et 7 000. Le rapport de forces pour s'emparer d'une ville est généralement estimé au minimum à six contre un. Le commandement irakien a essayé de respecter les fondamentaux tactiques les plus connus. Le bouclage de Mossoul vers l'ouest (et donc vers Raqqa, la capitale du proto-État de Daech) n'a été réalisé qu'au début du mois de novembre 2016 et ne semble pas avoir été totalement étanche. Il est en effet particulièrement complexe de boucler une ville, surtout aussi étendue que Mossoul, quand on ne dispose pas d'un système de commandement unifié permettant une coordination précise.

Il est particulièrement complexe de boucler une ville

Le 1^{er} novembre 2016 débutent les combats dans la ville de Mossoul, après les habituelles reconnaissances dans la zone des approches. Daech est organisé comme une armée conventionnelle et ses principaux postes de commandement tactiques sont camouflés en centre-ville. La bataille prend alors l'allure d'un gigantesque *bouclage-ratissage*, dans lequel chaque mètre carré est contesté. Aux attaques des quatre divisions lourdes de l'armée irakienne, renforcées des unités d'élite de la police fédérale et du contre-terrorisme, répondent quotidiennement les contre-attaques des djihadistes. Ceux-ci démontrent qu'ils peuvent coordonner des unités tactiques de 300 à 400 hommes, appuyées par de l'artillerie et des véhicules-suicide (Suicide-Vehicle Borne Improvised Explosive Devices – SVBIED). Jusqu'à trente SVBIED par jour sont utilisés par l'organisation terroriste². La coalition fournit un appui, en particulier dans le domaine des frappes de précision et du renseignement. L'offensive finale sur

2. En particulier durant la phase d'approche en octobre 2016 mais aussi durant tout le reste de la bataille. Voir M. Knights et A. Mello, « Defeat by Annihilation: Mobility and Attrition in the Islamic State's Defense of Mosul », *CTC Sentinel*, vol. 10, n° 4, avril 2017.

Mossoul-ouest ne démarre que le 19 février 2017, soit deux mois et demi après que les unités irakiennes ont pris pied dans la grande cité irakienne.

Le haut degré de sophistication des tactiques employées par les unités combattantes de Daech est frappant. L'emploi massif de drones de reconnaissance et de guidage (achetés dans le commerce), de drones armés (bricolés à partir de drones civils) et de véhicules suicide intégrés au dispositif tactique ont permis d'infliger des pertes sensibles aux FSI. Ces dernières ont dû, à leur tour, faire un usage important de moyens de lutte électronique, de moyens de géolocalisation et de cartographie aux plus bas niveaux tactiques. C'est bien *in fine* le rapport de forces imposé d'emblée par le commandement irakien grâce à des effectifs conséquents – autorisant une rotation des unités d'assaut mais aussi l'acceptation des pertes – qui a permis d'éliminer les combattants du proto-État terroriste de son plus grand bastion urbain.

L'assaut final sur la vieille ville dure de la mi-juin au 10 juillet 2017. Le lecteur occidental ne se rend pas forcément compte de ce que signifie un mois de combats de haute intensité en termes de consommation de munitions de tous calibres, de moyens employés, de pertes au combat, de gestion du stress et de commandement des hommes dans un environnement urbain aussi hostile. Peu de pays sont capables de soutenir un tel engagement. Il faut, de ce point de vue, saluer la performance tactique des FSI. On estime à un millier le nombre de soldats et policiers irakiens tués, avec probablement six mille autres blessés. Ce qui signifie que près de 30 % des hommes engagés ont été blessés ou tués³, si l'on ne compte que les unités réellement au contact avec l'ennemi. Cela donne une idée du prix qu'il faut payer si on veut reprendre à un ennemi fanatisé la ville-champ de bataille.

Le modèle de la guerre de château-fort : l'exemple d'Alep

Dans les guerres civiles comme au Liban dans les années 1980, ou plus récemment en Syrie, des groupes différents s'opposent ou s'allient selon les circonstances. Par certains aspects, ces conflits rappellent ceux du Moyen-Âge, où les féodaux se battaient autour des châteaux forts. Un deuxième modèle de champ de bataille urbain nous est ainsi donné par la bataille d'Alep : le modèle de la *guerre de château fort*. Pendant la guerre civile syrienne, les combats ont lieu essentiellement en zone urbaine ou à

3. Jusqu'à 40 % pour certaines unités du CTS, entraînant une nécessaire rotation des personnels et des pauses opérationnelles durant certaines phases de la bataille. Voir R. Mansour et E. Van Veen, « Iraq's Competing Security Forces After the Battle for Mosul », *War on the rocks*, 25 août 2017, disponible sur : <https://warontherocks.com>.

proximité des zones urbaines. Sauf cas fortuit ou attaque sur les convois, on ne se bat pas en zone ouverte, c'est-à-dire dans la plaine ou le désert. La ville-champ de bataille est composée d'enclaves dans lesquelles la vie tente de continuer entre deux attaques. Les adversaires se répartissent dans les zones où ils vivaient avant le conflit, selon des divisions communautaires. Il s'agit d'une guerre non linéaire, sans front autre que les villes et les quartiers. Plus qu'une guerre au sein des populations, c'est une guerre des populations.

Il est évident que la supériorité aérienne de l'armée gouvernementale syrienne – soutenue par des appuis extérieurs puissants – lui permet de dominer le ciel. Mais sans armement guidé moderne, son influence sur les combats au sol reste faible, surtout en zone urbaine. Par contre, elle intervient plus efficacement dans les grands espaces désertiques. Les différentes organisations combattantes insurgées évitent évidemment de lui offrir des cibles faciles, utilisant la dispersion, les déplacements de nuit, la confusion avec les flux de civils. Quant à son action en ville, et en dépit de règles d'engagement très libres, elle reste peu efficace tactiquement malgré un taux élevé de destruction du bâti. On se bat donc de ville en ville, de quartier en quartier, sans avoir forcément un commandement centralisé.

On assiste occasionnellement à des sièges très longs et peu décisifs, car aucun des adversaires n'est en mesure de surclasser l'autre par la tactique ou par le nombre. Les unités lourdes gouvernementales ne sont que rarement employées groupées. Une réserve est sans cesse conservée à Damas pour défendre le régime. Là encore, tous les camps ont recours aux moyens achetés dans le commerce (mini drones, caméras de surveillance, téléphones satellitaires, etc.). Finalement, au bout de quatre ans de batailles dans et autour de la ville d'Alep, et après avoir engagé des forces considérables – avec des appuis étrangers à la fois précis et déterminés –, le régime syrien est parvenu à reprendre le contrôle de la cité.

Aucun des adversaires n'est en mesure de surclasser l'autre

Le Levant n'a pas le monopole des villes-champs de bataille. D'autres cas ont été observés en Ukraine lors des combats de Lougansk, d'Ilovaisk, de Donetsk, et de Marioupol, en particulier en 2014 et 2015. Des parties aux contours flous s'affrontent pour des villes symboles, avec des blindés lourds et des moyens d'artillerie dévastateurs. Plus loin de nous, le conflit insurrectionnel philippin, longtemps confiné dans les jungles épaisses de Mindanao, n'échappe pas à la règle et se transfère en ville. Il transforme

Marawi en ville-champ de bataille pendant près de cinq mois du 23 mai au 23 octobre 2017.

Le modèle de Hué : l'infiltration pour semer la mort

Outre les deux modèles de guerre urbaine qui viennent d'être présentés, un troisième modèle peut être évoqué : celui de Hué. Il fait apparaître un autre aspect tactique : un des belligérants s'infiltré dans la ville discrètement avant de surgir pour y semer la mort. En 1968, plusieurs bataillons réguliers nord-vietnamiens, accompagnés par des combattants Viêt-Cong, s'infiltrèrent avant la fête du Têt, le nouvel an vietnamien, dans l'ancienne capitale impériale. Il faudra près de trente jours de violents combats avec des milliers d'hommes (sud-vietnamiens et américains) et des chars lourds pour reprendre la ville. Pendant ce temps, les fonctionnaires et les citoyens favorables au gouvernement de Saigon sont impitoyablement éliminés par les combattants infiltrés.

Quarante ans plus tard, en novembre 2008, une infiltration discrète – avec bien moins d'hommes et de matériel – a lieu à Bombay en Inde. Un groupe de terroristes y mène une série d'attaques coordonnées, tuant environ 200 personnes et en blessant plus de 300. Près de soixante heures de traque et de combats sont alors nécessaires aux forces de la police et de l'armée indienne pour neutraliser la vingtaine d'assaillants arrivés par bateau⁴.

Quelle place pour l'homme dans la ville-champ de bataille ?

La ville est le lieu du pouvoir, de l'administration et des échanges économiques. Le champ de bataille est le lieu de l'affrontement. Les habitants des villes transformées en champ de bataille ne peuvent échapper aux affres des combats. Qu'ils en soient acteurs ou simples spectateurs, ils subissent la violence des uns et des autres. La population est considérée comme un bouclier pour certains, comme un obstacle pour d'autres. La ville-champ de bataille est un endroit effrayant pour qui ne peut la quitter, comme pour qui doit y entrer de vive force.

On constate historiquement qu'une partie de la population reste en ville avant et même pendant les combats. Ce phénomène s'est produit à Madrid comme à Stalingrad, à Hué comme à Grozny, Mossoul ou Alep. Il n'est jamais simple de quitter sa maison pour partir sur les routes, vers l'inconnu. Seules les personnes les plus jeunes et dynamiques peuvent

4. Sur les leçons possibles de cette véritable bataille urbaine, voir A. Elkus et J.P. Sullivan, « Preventing Another Mumbai », *CTC Sentinel*, vol. 2, n° 6, juin 2009, disponible sur : <https://ctc.usma.edu>.

le faire. Et ce sont souvent celles-là qui viennent fournir les rangs des combattants. Comment partir de la ville-champ de bataille si l'on a nulle part où aller ? Sans même parler des mesures de rétention et de prise en otage d'une population comme à Mossoul sous le joug de l'État islamique... L'Organisation des Nations unies (ONU) estime à près de cent mille le nombre de civils retenus dans la ville pendant la bataille de Mossoul⁵. Quitter sa maison pour aller grossir la foule des déplacés et des réfugiés ne se décide qu'en dernier ressort. Et pourtant, le manque d'eau et d'électricité constitue sans doute la plus impérieuse des incitations à partir.

La ville-champ de bataille continue à vivre, plus ou moins bien selon les quartiers, au rythme des bombardements, des attaques, et des attentats⁶. Parfois, de véritables combats de haute intensité ont lieu, avec engagement de chars et de véhicules blindés. Au bout de quelques jours, l'un des deux belligérants, généralement l'attaquant, se replie après avoir épuisé ses munitions et son énergie. Le défenseur est toujours avantagé tactiquement, car il combat le plus souvent à l'abri, utilisant les égouts, les réseaux du métro et autres passages souterrains. Celui qui attaque peut bombarder à outrance, mais dans ce cas il risque de voir s'effondrer les immeubles. Le champ de bataille devient alors encore plus impraticable qu'avant l'attaque. La vie de ceux qui sont coincés dans cet espace est un enfer. Même s'ils survivent, ils en gardent des séquelles pendant longtemps.

L'univers urbain est souillant. Les déchets, les égouts crevés, les ordures non ramassées font proliférer toutes sortes d'épidémies qui n'épargnent ni les civils ni les combattants. Nombreux furent les soldats russes qui furent tués ou gravement blessés, et surtout psychologiquement atteints par cet univers pollué lors des combats de Grozny en 1995. Si, à la campagne, un soldat ou un paysan peut souvent trouver une rivière pour se laver, l'eau de la ville est fréquemment souillée. Les combats urbains sont d'ailleurs toujours très âpres aux abords des fleuves qui traversent la ville-champ de bataille. Les Soviétiques défendent le franchissement de la Volga à Stalingrad avec un acharnement entré dans la légende. La destruction des ponts entre Buda et Pest en 1945 donne lieu à des combats apocalyptiques entre les deux rives. La résistance des combattants de Daech se termine sur les rives du Tigre en 2017.

5. « 100,000 Children in Extreme Danger in Mosul, Trapped behind Islamic State Lines: U.N. », Reuters, 5 juin 2017, disponible sur : www.reuters.com.

6. Selon la thèse bien connue de l'ancien commandant du corps des Marines, le général Charles C. Krulak et son concept de Three Block War.

Pour survivre dans ce déchaînement de violence, une solidarité familiale ou clanique forte est nécessaire. Il s'agit de rester le plus longtemps possible dans son camp, dans son quartier, dans sa communauté, pour trouver protection et ravitaillement. Celui qui prend le risque de sortir de cet environnement familial s'expose à la loi des bandes et des milices. La ville recrute ses combattants sur place, mais aussi ses miliciens, ses racketteurs, pourvoyeurs d'activités aux frontières floues entre délinquance et violence politique. Prédation et rapine peuvent être facilement justifiées par les nécessités du combat. Des Tigres d'*Arkan* aux milices bosniaques de *Fikret Abdic* à Bihac, de celles de *Celo* à celles de *Caco* à Sarajevo durant le siège dans les années 1994 et 1995, les bandes rivales yougoslaves ont été redoutées par les populations qu'elles prétendaient protéger. En Irlande du Nord, les groupuscules protestants comme les *Shankill Butchers* et les gangs catholiques comme les *Nurks* ne se limitaient pas à la violence politique mais vivaient surtout de racket et de braquages⁷. Beyrouth et Mitrovica n'échappèrent pas non plus à cette dynamique. Les rivalités entre les milices chrétiennes de la famille Gemayel (phalangistes) et celles des familles Frangié ou Chamoun (milice des Tigres) ont été sanglantes. Les gangs du Kosovo, qu'ils soient serbes ou albanais, sont soupçonnés de trafics de drogue et d'organes humains. La bande d'Hassan Zeino Berri fut une des plus cruelles d'Alep, avant d'être réduite⁸.

Le phénomène des bandes est indissociable de la guerre en zone urbaine, qu'il la précède ou qu'il en résulte. Dès lors qu'une population masculine, nombreuse, jeune et désœuvrée est présente, elle s'offre facilement comme main-d'œuvre combattante. Lorsque les structures étatiques s'effondrent, et en l'absence d'une administration et d'une police, des groupes d'auto-défense se forment rapidement. Les bandes et les gangs habitués à la violence urbaine sont les seuls à disposer d'emblée de réseaux de protection, de transport et de paiement pour suppléer la déliquescence de l'État⁹.

Demain, les robots dans la ville-champ de bataille

« Quelque hésitant et malhabile qu'il se montre tout d'abord, le char bouleverse la tactique. Par lui renaît la surprise à laquelle il donne le tour inexorable des machines. Par lui, la manœuvre est restaurée dans le détail,

7. G. Mulvenna, *Tartan Gangs and Paramilitaries. The Loyalist Backlash*, Liverpool, Liverpool University Press, 2016.

8. F. Aubenas, « Dans Alep, à l'heure de la terreur des chabiha », *Le Monde*, 6 août 2012.

9. D. Kilcullen, *Out of the Mountains, the Coming of Age of the Urban Guerrilla*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

puisqu'il peut sous le feu se présenter de front ou de flanc, marcher tout en tirant, changer de direction. Par lui, surtout, des groupes de combattants recouvrent cette protection mobile qui semblait pour toujours perdue¹⁰. » Cette citation est extraite d'un livre publié par le lieutenant-colonel Charles de Gaulle en 1934. Remplacer le mot « char » par celui de « robot » permet peut-être d'entrevoir ce que sera le combat de demain en zone urbaine. Nous en sommes encore loin mais les technologies évoluent vite, et il ne serait pas surprenant que les robots reprennent à leur compte, un jour, le rôle jusque-là tenu par les blindés en ville.

La ville-champ de bataille est, on l'a dit, un lieu effrayant. Entrer dans cet univers d'asphalte, de béton et d'acier pourrait se révéler si coûteux en moyens et en vies humaines que bon nombre d'armées ne pourront y combattre longtemps. Là encore, cela rappelle le Moyen-Âge, quand des seigneurs ne pouvaient soutenir des guerres trop longues face à des châteaux forts difficiles à prendre. Face à l'incapacité d'aligner assez de combattants à la fois motivés, bien équipés et spécialement entraînés pour le combat en zone urbaine, la robotisation pourrait être une solution.

Les robots sont déjà utilisés dans des situations périlleuses

L'avènement en cours des engins et systèmes d'armes robotisés, sous contrôle humain, des drones terrestres ou aériens, couplés à des nouvelles capacités de géolocalisation et de modélisation de l'espace, pourrait-il laisser entrevoir un retour de la manœuvre d'ampleur pour défier l'ennemi sur ce champ de bataille « inhumain » ?

Les robots sont déjà utilisés dans des situations périlleuses. C'est grâce au robot *Colossus* de la société rochelaise Shark Robotics que les Pompiers de Paris ont pu entrer dans la nef de Notre-Dame lors de l'incendie d'avril 2019. Aucun sapeur-pompier n'aurait pu y pénétrer du fait des températures extrêmes et des risques d'effondrement. Cet engin, qui mesure 1,60 mètre de long et pèse environ 500 kilogrammes, peut précéder ou accompagner une équipe au milieu du mobilier urbain. Il peut tracter 250 mètres de tuyaux remplis d'eau, et éteindre des incendies en avant des équipiers de tête. Ses chenilles lui garantissent une excellente mobilité, même dans les étages. Sa caméra thermique embarquée permet des missions de reconnaissance qui épargnent la vie des hommes.

D'autres robots sont conçus pour des actions de combat. Le prototype du robot *Sniper SniBot* démontre les progrès accomplis dans la maîtrise

10. C. De Gaulle, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1945.

des actions les plus difficiles. Il surpasse en efficacité les meilleurs tireurs d'élite du monde, et peut neutraliser sans tuer grâce à son hyper précision¹¹.

Les engins accompagnateurs des troupes à pied se multiplient. Plus petits qu'une voiture de tourisme, généralement montés sur chenilles, ils peuvent être armés. Il s'agit en fait de plates-formes multi-usages. Ils sont maniables, ont un rôle logistique, ou sont armés d'une mitrailleuse, d'un lance-grenades, voire de missiles antichars et anti-bunkers. Ils peuvent donc alléger le groupe, évacuer des blessés, reconnaître une zone suspecte, déclencher des mines et engins explosifs. On peut citer les modèles et prototypes comme le *Titan* de Qinetiq (États-Unis) ou le *Themis* de Milrem Robotics (consortium européen). Le robot militaire *Uran 9* a été utilisé en Syrie par les forces russes. Il s'agit pratiquement d'un petit char qui avoisine les 12 tonnes et dispose d'un armement conséquent. La ressemblance avec les chars des années 1930 est d'ailleurs frappante : taille réduite, rayon d'action encore faible, armement de petit ou moyen calibre, appui des troupes à pied. À l'instar des chars, ces robots acquerront-ils un rôle pivot dans la manœuvre avec l'ensemble des autres unités travaillant à leur rythme et à leur profit ? Il est encore trop tôt pour le dire.

De plus en plus d'armées déploient désormais ce que l'on désigne par le terme de munitions rodeuses (*loitering munitions*). Cette appellation est impropre, car ces munitions restent commandées par l'homme qui fait *in fine* le choix de la validation de la cible. Le drone israélien *Spike Firefly* peut accompagner un groupe de combat engagé à pied en ville. Il est capable de débusquer et neutraliser un tireur ennemi caché dans une pièce. De la taille d'une bouteille, il est emporté et mis en œuvre par un seul individu. Il évolue à quelques centaines de mètres du groupe de combat, qu'il éclaire et appuie dans sa progression dans le dédale des rues et des immeubles.

Le *Switchblade* américain peut frapper jusqu'à 9 kilomètres. D'autres systèmes volent plus longtemps et frappent plus loin. De plus en plus de pays s'en dotent, car leurs coûts restent abordables¹², et leur précision est très recherchée quand on lutte contre des terroristes qui utilisent la population comme bouclier. Ils permettent de réagir très vite face à un ennemi furtif qui ne se dévoile qu'au dernier moment avant de se camoufler au milieu des citadins.

11. F. Gallois, « Drone de neutralisation chirurgicale à réponse graduée », *Les cahiers de la Revue de la Défense Nationale*, 2019.

12. Certains modèles coûtent moins de 100 000 dollars, un prix inférieur à la plupart des missiles tactiques habituels.

Lors du défilé du 14 juillet 2019, les Français ont pu découvrir un système de plate-forme volante autopro pulsée : le *Flyboard air* de Franky Zapata. Il a été testé par les forces spéciales et pourrait permettre de déposer un combattant au sommet d'un immeuble. Beaucoup de ces moyens ne sont encore que des prototypes, jamais réellement employés sur un champ de bataille, soulevant de nombreux débats éthiques sur la présence ou non de l'homme dans la boucle (*man in the loop*) de décision.

En somme, la ville-champ de bataille est désormais le lieu où la confrontation violente entre combattants à pied atteint un niveau paroxys tique, qui n'épargne ni la population, ni l'environnement urbain. Les bouleversements technologiques conduisent à des évolutions tactiques dont on observe déjà les prémices. Il est difficile de dire ce qui se passera demain, mais celui qui saura combiner leçons de l'histoire et avantages techniques aura le plus de chances de rester maître du champ de bataille urbain.



Mots clés

Guerre urbaine
Histoire militaire
Daech
Armée de Terre